

La cage aux souvenirs

EXTRAIT

La cage aux souvenirs

EXTRAIT

La cage aux souvenirs

La cage aux souvenirs

Nicole Garcia

EXTRAIT



La cage aux souvenirs

EXTRAIT

*

En bordure d'un pré, couleur de blé jauni, assoiffé par la sécheresse d'un été torride, la cage était posée. C'était une cage de métal, argentée par les rayons du soleil couchant. Partagée en deux par une cloison amovible, elle avait l'anonymat d'un piège habile, nichée à l'ombre d'un chêne noueux.

A l'intérieur, deux pies, muettes et animées comme des figures de pantomime. L'une d'entre elles, les plumes encore ébouriffées par sa chute inopinée, dressait sa petite tête noire et fière où luisait un œil rond et interrogateur. L'autre, déjà habituée, sautillait sans arrêt, par petits bonds énergiques, frappait du bec et des ailes les barreaux de sa prison, s'accrochait un instant,

dans un rebond sauvage et retombait, déçue, au fond de sa cellule.

Soudain, comme par mégarde, une des pattes de la prisonnière farouche, accrocha le taquet de bois caché sous les brindilles et, par l'ouverture providentielle, une flèche noire et blanche s'élança dans l'éther immobile. Sur la branche du chêne, la jacasse, libre par bonne fortune, après un instant d'hésitation, lança un appel modulé fougueusement, à l'encontre de sa compagne captive.

A l'abri sous la tonnelle embaumant les roses, la fillette était là, tapie dans l'herbe, attentive et émue, face à la détresse des deux pies. Regardant autour d'elle avec inquiétude, elle se propulsa de l'autre côté de la haie, rampant à demi dans les hautes herbes comme un animal à l'affût et d'une détente, protégée par le tronc de l'arbre sauveur, s'approcha de la cage cruelle. Elle se baissa et, malgré les bonds désordonnés du passereau affolé, parvint à dégager délicatement le dé clic de la porte et l'oiseau, instinctivement, se libéra d'une envolée vigoureuse. Puis, reculant et

surveillant anxieusement les alentours, l'enfant s'enfuit en direction d'un petit bois de feuillus. Et tout d'un coup s'éleva dans l'azur attentif, l'appel triomphant des deux pies auquel répondit le rire moqueur de l'enfant, imitant leur cri comme une mélodie.

Derrière la bordure de fusains, à couvert, la vieille femme était assise dans un fauteuil en osier, recouvert d'un plaid frangé et du fond de sa thébaïde, elle pouvait à son gré laisser vagabonder sa mémoire, malgré son grand âge, creusant inlassablement dans son passé. Elle avait tout son temps, maintenant, après tant d'années de soucis, de luttes, de peines. Mais, à l'inverse de beaucoup de ses amies, très nombreuses il est vrai, qui s'attachaient à raconter la dureté de leur existence, son esprit, par défi, était peuplé de visions de bonheurs démodés, de plaisirs inavouables et elle avait honte alors de ces restes de joies simples, qui resurgissaient du néant. Parfois, à l'instant, face à l'image de l'enfant espiègle qu'elle était autrefois, dans « l'affaire scandaleuse des deux pies », de sa gorge sortait soudain un

gloussement de tendresse qui plissait ses paupières ridées, éclairait d'une lueur d'azur son regard encore vif et étirait ses lèvres minces d'un rictus de satisfaction.

Tous les après-midis, après son sacro-saint café, infusant doucement dans l'antique cafetière à fleurs bleues qu'elle n'avait jamais voulu remplacer par une de ces machines infernales, qui soufflent et crachent de la vapeur, font entendre de façon incongrue une sonnerie stridente et vous fabriquent un breuvage insipide et sans arôme, elle laissait folâtrer ses pensées au gré de sa fantaisie. Souvent, elle ne savait plus si elle s'était assoupie, gagnée par la quiétude et la paix de son jardin. Elle concentrait alors son regard sur le paysage qui l'entourait. L'été, loin des sentiers battus, quand se mêlent la fraîcheur des forêts et l'ensoleillement des vastes prairies, quand couleurs et parfums répandent leur mystère, elle éprouvait au plus profond de son être comme une impulsion de vie qui la poussait à quitter son cher fauteuil : « Eh bien ! Tu as voulu faire ta jeunette, ma vieille ! » monologuait-elle, faisant plusieurs arrêts sur une

souche d'arbre posée là par un heureux hasard ou sur un rocher affleurant le bord du chemin. Et le soir, son sommeil était lourd, profond, comme à l'antichambre de la mort... Le lendemain, à son réveil, étonnée d'avoir si bien dormi, elle avait un temps de latence, comme si elle ne savait plus rien de ce qui l'entourait et un vertige d'angoisse lui serrait la poitrine. Elle gardait les yeux fermés pour faire fuir les fantômes de la nuit et, peu à peu, comme une aveugle, retrouvait ses repères familiers : la douceur du mohair de la courtépointe sur son lit, le tic-tac régulier de la pendule sur la cheminée, la lumière voilée qui filtrait à travers les persiennes de sa chambre, tout son univers quotidien la ramenait à la réalité.

Depuis une dizaine d'années qu'elle avait hérité, à la mort d'une tante, de sa maison à flanc de colline, dans un village près de Pélussin dans la Loire, elle avait retrouvé "ses marques" comme elle disait ! Il est vrai que La Bastide n'était pas une maison comme les autres, car elle était pour elle qui avait vécu à la ville pendant presque un demi-siècle, une entrée au paradis. En effet, elle était native d'un village de la Haute-

La cage aux souvenirs

Loire mais ses parents, anciens cultivateurs, étaient partis vivre à Saint-Étienne où le travail, à cette époque, ne faisait peur à personne ; mais, toujours au fond de son cœur, elle avait gardé une nostalgie de cette vie au grand air. Aussi, son installation à La Bastide avait été pour ainsi dire "un retour aux sources".

Lorsqu'en 1988, elle avait été convoquée par le notaire de Saint-Étienne, pour venir prendre possession de la maison, elle avait cru rêver ! Elle n'avait pas hésité un instant, malgré les sages conseils de son entourage qui lui conseillait de refuser cette charge, à son âge, d'entretenir une maison toute seule. Comme elle avait eu raison alors de s'entêter ! Quand elle avait aperçu, au bout du sentier bordé de bruyère, la maison coquette, aux volets verts, égayée d'un balcon pimpant, la ramure d'une glycine mauve courant le long du mur clair, elle était tout simplement devenue amoureuse de ce petit nid, sans parler du panorama magnifique qui s'étalait devant elle jusqu'aux Monts du Lyonnais. « Et l'air, voyez-vous, était si pur, si limpide, qu'il

vous laissait comme une douceur piquante dans les narines ! »

Ses journées, depuis ce temps, lui apportaient continuellement des occupations saines, rythmées par la ronde des saisons.

Le printemps la trouvait déjà active, semant radis et salades sous la mini serre, en prévision des gelées tardives, surveillant les bourgeons précoces, promesse de fruits abondants. Elle se rendait chez le fermier voisin pour "retenir" son fils chargé de l'entretien urgent du potager. Et tout ce travail, ce souci de tout prévoir l'ayant un peu épuisée, elle s'octroyait la faveur d'une petite ballade, pour admirer dans la pelouse les premières jonquilles aux corolles éclatantes ou les primevères craintives qui pointaient dans l'herbe encore clairsemée.

L'été était sa saison préférée. Elle ne craignait pas la chaleur lourde des journées ensoleillées, car, pensait-elle : « Je dois avoir des origines méridionales qui remontent à mes ancêtres, pour me sentir à l'aise, malgré cette température caniculaire. » Elle en profitait pour parcourir, le

La cage aux souvenirs

matin de bonne heure, "son territoire" alentour, les jumelles en bandoulière ; elle observait dans les taillis les ébats amoureux des queues-rousses, les poursuites des chardonnerets élégants, les soins attentifs des mésanges bleues envers leur couvée. Parfois, un lapin détalait en bordure d'un chemin, une couleuvre apeurée frissonnait dans les buissons ou une buse plaintive planait à l'horizon.

En automne, elle s'agitait, telle une marmotte qui prépare ses provisions pour l'hiver : elle ramassait du bois mort, des "babets"¹, pour faire du feu dans la cheminée ; elle cueillait des champignons dans les bois de pins et de châtaigniers ; elle récoltait ses derniers légumes dans le potager. Quand la forêt de feuillus se paraît des ors, des pourpres, des bronzes, on aurait dit l'œuvre d'un peintre naturaliste créant sa toile universelle.

L'hiver, bien à l'abri, quand le givre dessinait des arabesques sur les carreaux, elle ressortait d'un grand tiroir de l'armoire en merisier deux

¹ Pomme de pin sèche pour allumer le feu

albums de photos à la couverture de maroquin et les posait sur la table du salon. Elle ne s'en lassait jamais, car chaque hiver, elle accomplissait avec le même plaisir ce rituel. Et toujours face à ces chers visages, aujourd'hui loin d'elle ou à jamais disparus, les mêmes émotions intimes se déroulaient devant ses yeux, tel un kaléidoscope du passé.

Les années passaient de plus en plus vite lui semblait-il. Elle allait avoir bientôt quatre-vingt ans. Comme son existence avait été riche d'amour, passionnante et mouvementée ! Elle n'avait jamais dit, même en pensée, qu'elle ressentait un quelconque ennui, une lassitude de vivre. C'était plutôt son corps qui la rappelait à l'ordre, soit par une douleur à l'épaule à cause de son arthrose ou des crampes dans les jambes quand elle avait trop marché. Mais son esprit, son allant, toujours l'entraînaient à jouir de l'instant présent. Elle devait "se gourmander" toute seule pour assagir son impétuosité ; et devant sa force de caractère, tous ceux qui la côtoyaient ne pouvaient que la suivre, l'admirer et aussi l'envier.

La cage aux souvenirs

Assise devant l'album de photos jaunies, elle revoyait comme si c'était hier, son enfance et sa jeunesse à Saint-Étienne.

EXTRAIT

*

C'était une ferme au toit d'ardoises grises, incliné sur ses fenêtres étroites. Au centre d'une cour en forme de demi-cercle, elle avait une apparence fragile avec son balcon de rondins de bois accroché au flanc par deux troncs mal équarris. Mais l'épaisseur des murs en pierre de taille détrompait vite le visiteur qui s'avance sur le seuil. Derrière, dans le hangar, à découvert, le matériel était soigneusement entreposé : les bêches aux manches rugueux, les sacs de semences tout prêts à servir, la vieille charrue au soc aiguisé qui attendait le timon du cheval. Déjà, dans l'aurore nébuleuse, les premiers signes de vie se répondaient dans la campagne encore engourdie : chant du coq dans la basse-cour, clochettes des moutons qui s'agitent,

claquements de sabots du cheval qui s'impatiente. Tous les animaux manifestaient leur nervosité, ce matin-là. Pourtant, malgré une odeur de terre fraîchement remuée, un parfum entêtant d'herbe coupée, les effluves lourdes et sensuelles des grains de blé gonflant les sacs de toile, de la maison silencieuse, rien ne semblait donner le moindre indice de présence humaine !

Dans la salle commune, d'une propreté méticuleuse, un homme et une femme, encore jeunes, étaient assis l'un en face de l'autre, à une grande table en bois de châtaignier. Au fond de la pièce, une cheminée soutenue par une poutre de bois verni, s'encastrait dans le mur de briques sous une étagère où pendaient des casseroles en cuivre, rougies par les lueurs du foyer. En face, une crédence en noyer, aux portes décorées de vitraux irisés, abritait un assortiment de vaisselle aux fleurs naïves. Dans un angle, un petit guéridon, recouvert d'un napperon de dentelle, supportait une lampe au pied en fer forgé dont l'abat-jour en parchemin écru laissait filtrer une douce lumière. De l'autre côté, à gauche, sous les rideaux de l'alcôve, dans un petit lit, une forme

menue bosselait la couverture blanche. Les deux personnages, les yeux dans les yeux, semblaient anéantis par un coup du sort et la femme, les yeux rougis, secouait la tête, comme pour refuser les projets de son mari. L'homme, grave et inquiet, tenait dans sa grande main aux paumes calleuses, celles de sa femme, pour essayer de la convaincre.

- « Ne pleure pas, ma chérie ! Tout est de ma faute. Nous allons nous en sortir. Je vais abandonner le travail de la ferme, car il n'y a pas d'avenir pour nous ici ; nous partirons à la ville avec la petite, où je trouverai sûrement du travail bien payé et plus sûr, à la mine » argumenta-t- il.

- « Tu ne te rends pas compte, Pierre ! Le travail de la mine est dangereux ! Comment as-tu pu te laisser berné ainsi ? Tu savais bien qu'avant de prévoir nos achats de matériel et de fournitures, il fallait insister auprès du propriétaire pour signer un bail à ferme ! Et maintenant, nous voilà démunis de tout et sommés de partir. Ton bon cœur

et ta confiance te perdront. Le monde du travail est devenu dur et âpre ; même un ami que l'on croyait sincère ne s'embarrasse pas de sentiments » rétorqua-t-elle.

- « Ne sois pas si pessimiste ! Il y a des bons et des... moins bons, comme partout ! Je sais que j'ai été imprudent, mais j'étais tellement heureux de voir que notre situation s'améliorait. La petite paraissait si gaie, dans notre petite ferme et, toi-même, retrouvant tes occupations de ménagère, sans l'inquiétude du lendemain, tu devenais encore plus belle et notre vie si paisible ! Ah ! Je suis indigne de vous deux ! » s'accusa-t-il.

Soudain, du fond de l'alcôve, un petit filet de voix s'éleva et d'un bond de lutin, une fillette d'environ quatre ans, vint se blottir en gambadant dans les bras déjà ouverts.

- « Maman, quelle heure est-il ? Il faut se dépêcher, pour aller porter la nourriture aux

animaux et mon chien Pompon doit m'attendre pour jouer !

- « Il est encore très tôt, ma chérie » rétorqua la mère, en essuyant discrètement ses larmes, « Nous allons d'abord te préparer un bon petit déjeuner, avec du lait tout frais. Puis nous irons chercher Pompon. »

Les deux adultes, après un baiser furtif, se séparèrent, le regard anxieux. Le fermier, après un instant d'hésitation, sur le pas de la porte, se dirigea d'une allure plus assurée en direction de la ferme voisine. C'était un bel homme, d'environ trente ans, à la carrure d'un travailleur des champs, pas très grand, mais trapu et robuste. Son visage aux pommettes rebondies, au nez large lui donnait un peu un air de contrebandier, avec ses yeux noirs et vifs et sa chevelure de jais. Mais son sourire plissait des rides de bonhomie jusqu'à ses tempes légèrement argentées et tout, dans son apparence, inspirait d'emblée une impression d'équilibre et de confiance.

EXTRAIT